



Brigitte Pilote
**LE SILENCE
DES CERFS**

vlb éditeur

Brigitte Pilote

Le silence des cerfs

v1b éditeur

Contexte historique

Après l'annexion de l'Autriche, Hitler revendique les Sudètes, une région de la Tchécoslovaquie où vit depuis des siècles une importante communauté germanophone. Le 30 septembre 1938, le pays se voit contraint de céder ce territoire à l'Allemagne en échange de la promesse de renoncer à toute autre expansion. Cette entente, censée préserver la paix, ne tiendra pas six mois.

À la Libération, en mai 1945, les Allemands des Sudètes, tenus pour responsables des souffrances infligées aux Tchèques sous l'occupation nazie, subissent une expulsion forcée. Sur une période de deux ans, près de trois millions de personnes – en majorité des femmes, des enfants et des personnes âgées – sont dépossédées de leurs biens et transférées vers une Allemagne dévastée par les bombardements alliés. La population locale leur réserve un accueil souvent tiède, voire franchement hostile.

LES ACCORDS DE MUNICH

À Prague

Où est ma patrie ? Ici, dans les montagnes, les résistants pouvaient chanter l'hymne tchèque sans craindre de se faire exécuter, leurs voix couvertes par les cris des oiseaux. Déjà plusieurs mois qu'ils se cachaient dans le massif de la Šumava avec les armes parachutées par les Alliés. La Libération était proche, patience, le signal de Londres leur parviendrait bientôt.

Ils attendaient dans cette forêt ancienne, semblant surgie d'un poème, parmi les arbres géants dont le brouillard enserrait la cime. Cette beauté sauvage les apaisait. Même si la race humaine venait un jour à s'éteindre, l'âme tchèque continuerait de vivre en cet endroit.

L'été 1944 s'achevait. Les baies cueillies dans la tourbière les avaient rassasiés et ceux qui savaient chasser rapportaient des lièvres ou des perdrix, parfois un jeune cerf surpris à s'abreuver à la rivière. Pour tuer le temps, les hommes lisaient et discutaient, à tour de rôle entretenaient le feu.

Ils espéraient ne pas passer l'hiver loin de leurs femmes, qui avaient trouvé sur la table une lettre trop brève, avec la consigne de la brûler sur-le-champ. À la tombée de la nuit, quand le courage les désertait et que la peur venait les étreindre sous la tente, ils parlaient avec elles, promettaient de tenir bon, leur demandaient d'embrasser pour eux les enfants.

Patience. Bientôt, on leur donnerait le signal, ils s'élanceraient vers Prague en se frappant la poitrine. Et, une fois pour toutes, éradiqueraient la peste brune de leur pays.

Leurs morts seraient vengés. Leurs enfants sauraient ce qu'est la liberté.

*

Mathilde s'empressa de brûler le mot de son mari. *Ne m'attends pas*. Elle ignorait où se trouvait Josef, qui lui en disait le moins possible sur ses activités pour ne pas la mettre en danger. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'il avait rejoint la résistance intérieure tchèque. Elle réalisait qu'elle ne s'était pas préparée à cette éventualité, même si elle était au courant qu'il y songeait depuis un moment.

Elle ne pouvait pas rester à Prague seule avec un enfant. Elle prit le train avec Hans pour aller rejoindre sa mère à Carlsbad, dans la région des Sudètes.

Leurs retrouvailles mirent un baume sur son angoisse. Il était à la fois étrange et si bon de revoir

sa mère, après avoir refusé aussi longtemps de venir la visiter. Même la naissance de Hans ne l'avait pas fait changer d'idée. Pourtant, elle avait aimé l'appartement de Carlsbad où elle avait grandi auprès de Rosa, avant qu'il devienne cet endroit qu'une petite voix en son for intérieur lui intimait de quitter. Huit ans plus tard, elle revenait à son point de départ, étourdie par cette longue trajectoire dont elle ne saisissait pas toute la portée.

Elle eut un pincement au cœur en voyant que la longue tresse qu'elle prenait plaisir à regarder sa mère enrouler en couronne avait disparu. La tête chenue de Rosa faisait paraître son visage austère, rendait plus visibles les rides qui s'étaient creusées autour de sa bouche. Mathilde prit conscience que, pendant toutes ces années, elle s'était rarement inquiétée du sort de sa mère. Sa soif d'indépendance l'avait rendue ingrate, elle le reconnaissait à présent. Comme elle espérait qu'il n'était pas trop tard pour s'amender !

Le premier soir, elle s'était mise à pleurer devant la soupière dont elle venait de soulever le couvercle. Lui étaient revenus en mémoire les repas pris à cette même table. Le fumet s'était infiltré sous son armure et l'avait forcée à baisser sa garde. Pendant de longues minutes, Mathilde fut secouée de sanglots rauques qui l'obligèrent à déposer la louche. Rosa servit elle-même à Hans son bol de soupe.

À Carlsbad comme à Prague, Hans passait plusieurs heures par jour au piano. Rosa s'émerveillait de son

petit-fils dont elle découvrait le talent. Elle invitait ses voisines à venir l'entendre et l'enfant n'avait jamais reçu autant d'applaudissements. Il se produisait avec aisance devant ce public. Il osa même jouer le morceau qu'il avait composé pour Rosa. Mathilde y voyait la preuve que leur brusque départ et l'absence de Josef ne le perturbaient pas trop.

Depuis sa naissance, la santé fragile de Hans la portait à guetter le moindre signe qu'il n'allait pas bien. Elle profitait de son sommeil pour vérifier qu'il n'avait pas de fièvre, qu'il respirait aisément. Elle s'asseyait ensuite sur une chaise près de son lit et le regardait dormir un moment. Lorsqu'il avait les yeux clos, Hans perdait cet air grave que Mathilde aurait aussi aimé voir s'effacer le jour. Le spectacle de son fils endormi la rassurait, jusqu'à ce que la prochaine raison de s'inquiéter profite de ce répit pour se manifester.

Exténuée, elle réalisait à quel point elle s'était démenée pour que son couple ne vole pas en éclats et pour que Hans pût vivre l'enfance la plus normale possible, en ces temps tourmentés. Elle savait qu'ils n'étaient pas au bout de leurs peines, en tant que citoyens allemands de Tchécoslovaquie. Plusieurs fois, elle avait tenté de faire comprendre à Rosa que la colère de leurs compatriotes tchèques se déchaînerait sur eux.

Mais Rosa s'obstinait à croire qu'une fois la guerre finie, la vie reprendrait comme avant. Qu'elle serait même plus belle, maintenant que sa famille était réunie. Leurs ancêtres allemands s'étaient installés ici il

y a plusieurs siècles. Elles étaient Tchécoslovaques à part entière, autant que les Tchèques, les Slovaques, les Hongrois, les Ruthènes.

— Nous formons les différents dessins d'un même tapis, aimait-elle affirmer.

Un tapis que la guerre avait abîmé, mais qui retrouverait son éclat dès que la paix serait signée.

L'optimisme de sa mère l'irritait.

— Tu sais ce que les nazis ont fait à Lidice, maman ?

Le 10 juin 1942, un détachement de SS s'était rendu dans ce village pour faire payer aux civils tchèques l'assassinat de Reinhard Heydrich par deux résistants. Tous les hommes furent rassemblés dans une ferme, puis fusillés. Les femmes et les enfants envoyés dans des camps de concentration. Les SS incendièrent ensuite les maisons, rasèrent les décombres, afin qu'on ne trouve plus à cet endroit qu'un champ à l'abandon. Mais Lidice ne cesserait jamais d'exister.


Oui, Rosa savait pour Lidice, et désapprouvait que Mathilde évoque une telle tragédie devant l'enfant. Elle aurait voulu lui dire : « Hans voit bien que tu te ronges les sangs. Comment veux-tu qu'il soit heureux si tu lui peins un avenir aussi noir ? » Mais elle se taisait, de peur qu'un mot de trop ne la fasse à nouveau s'envoler. Elle ne reconnaissait plus Mathilde. Ce ton alarmiste, ces idées politiques : elle avait été contaminée par son mari, un jeune homme en colère, qui ne serait satisfait que lorsque le monde tournerait dans le sens qu'il avait décidé.

Chaque jour, Rosa ajoutait quelque chose à la liste de ce qu'il avait volé à sa fille. La légèreté de ses dix-huit ans, son aplomb, et même sa foi. Elle se désolait que son petit-fils ait grandi dans une famille athée. Priver un enfant du secours de la prière lui semblait une faute grave, pour laquelle elle blâmait le père de Hans. Que ce soit le choix de Mathilde d'élever son fils à l'écart de Dieu, elle ne le concevait pas. Ce Josef avait fait de sa fille une femme à bout de nerfs, qui avait besoin de triturer un mouchoir dès qu'elle s'arrêtait pour souffler un peu. Un pli soucieux barrait en permanence son front. Son visage avait perdu l'air radieux qu'il avait, avant qu'elle ne franchisse la porte de la maison pour aller vivre à Prague, en promettant de revenir passer Noël à Carlsbad.

Les fils partaient, ils s'en allaient à la guerre ou là où les menait leur désir d'aventure. Les mères s'y résignaient en se disant qu'au moins, les filles restaient et fondaient une famille près de leurs parents. Dans les moments difficiles, quand elle manquait d'argent ou que ses longues journées à la filature lui laissaient le dos brisé, Rosa s'était raccrochée à l'idée que, dans sa vieillesse, elle trouverait un repos bien mérité. Elle avait imaginé une retraite paisible à Carlsbad, où vivrait aussi Mathilde. Naïvement, elle n'avait jamais pensé que la force de caractère dont elle avait tenu à armer sa fille, en lui répétant de ne donner qu'à Dieu le droit de la guider, pourrait un jour se retourner contre elle.

Après que sa fille eut déserté le foyer, Rosa avait ressenti le besoin pressant de poser un geste pour endiguer sa peine. Devant le miroir, elle avait saisi les ciseaux, sa tresse était tombée à ses pieds. Sur le coup, ce fut suffisant pour qu'elle respirât mieux. Elle se sentait trahie par cette enfant pour qui elle avait tout sacrifié. Et, se mêlant à la tristesse, une honte sourde l'accablait : celle de ne pas savoir aimer d'une manière pure et désintéressée. Le lendemain, elle s'inquiéta de la réaction qu'aurait Mathilde à son retour, car sa fille l'avait toujours connue les cheveux longs. Elle ne revint toutefois pas la visiter à Noël, ni l'année d'après ni les suivantes.

Dans l'une des rares lettres qu'elle reçut de Mathilde, Rosa apprit qu'elle s'était mariée et avait accouché d'un garçon. Elle renonça à annoncer la bonne nouvelle à ses amies, redoutant de devoir expliquer pourquoi sa fille ne venait pas la voir avec son bébé. Car en vérité, elle n'en avait aucune idée. Elle s'efforça de ne pas être trop affligée. Elle passait ses soirées en compagnie de sa fidèle radio, posée sur le piano qu'elle s'était saignée pour acheter, en vain, puisque Mathilde avait refusé d'apprendre à en jouer. Tout en écoutant de la musique, elle tricotait pour son petit-fils, d'abord des chaussons de bébé, puis des vêtements de plus en plus grands à mesure que passait le temps. Ainsi, elle aurait un cadeau à lui offrir quand elle pourrait enfin le serrer dans ses bras. Elle ne cessa jamais d'y croire et rappela chaque jour à Dieu que sa prière n'avait pas encore été exaucée.



Un matin de l'été 1945, deux gardes révolutionnaires frappent à la porte d'une maison de Carlsbad, petite ville des Sudètes, en Tchécoslovaquie. C'est là que vit Mathilde avec sa mère, Rosa, et son fils, Hans. On les mène à la pointe du fusil vers la gare, où des milliers de leurs compatriotes germanophones s'entassent dans des trains bondés. La plupart sont des femmes, et celles qui survivront au voyage devront tenter de se reconstruire dans une Allemagne en ruines où elles ne sont pas les bienvenues.

Roman bouleversant et d'une grande finesse, *Le silence des cerfs* révèle la force des femmes dans les tumultes de l'histoire.

Brigitte Pilote a travaillé comme rédactrice et scénariste. Elle est l'autrice, entre autres, de *La femme qui rit* (Le Seuil, 2020).

